

nous pouvons aussi élargir le signifié d'un signe à tel point que son interprétant soit une pure qualité de sentiment" (8.332).

10. Tout cela entre 1901 et 1903. En 1891 (en faisant le compte rendu des *Principles of Psychology* de James), Peirce était plus prudent : "Dans la perception, la conclusion n'est pas pensée mais vue en acte, si bien que ce n'est pas vraiment un jugement, même si cela équivaut à un jugement" (8.65). "La perception avoisine un jugement virtuel, elle subsume quelque chose sous une classe, et ce n'est pas tout, virtuellement elle appose à la proposition le sceau de l'assentiment" (8.66).

11. Ce pansémiotisme, en faisant en sorte que toute chose fonctionne comme interprétation du signifié d'une autre, à travers son apparente fuite métaphysique en avant, préserve en réalité la catégorie de signifié de tout platonisme. A travers les interprétants, les déterminations du signifié comme contenu deviennent en quelque sorte physiquement, matériellement, socialement accessibles et contrôlables. Rien n'exprime mieux la dialectique des interprétants — et la façon dont par elle le contenu cesse d'être un événement mental inaccessible — que la Pierre de Rosette. Le contenu du texte hiéroglyphique est interprété et rendu intersubjectivement contrôlable par le texte démotique et celui-ci par le texte grec. Le texte grec est interprété par d'autres textes grecs dont l'ensemble donne le dictionnaire et l'encyclopédie de la langue grecque. Le signifié se manifeste à travers la réalité intertextuelle.

### 3. LE LECTEUR MODÈLE

#### 3.1 LE RÔLE DU LECTEUR

Un texte, tel qu'il apparaît dans sa surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire. Puisque dans ce livre nous avons décidé de nous occuper uniquement de textes écrits (et progressivement nous restreindrons notre analyse à des textes narratifs), nous parlerons désormais de "lecteur" au lieu de destinataire — de même que nous emploierons indifféremment "émetteur" et "auteur" pour définir le producteur du texte.

Parce qu'il est à actualiser, un texte est incomplet et cela pour deux raisons. La première ne concerne pas seulement ces objets linguistiques que nous avons décidé de définir comme texte (*cf.* 1.1) mais n'importe quel message, y compris des phrases et des termes isolés. Une expression reste pur *flatus vocis* tant qu'elle n'est pas corrélée, en référence à un code donné, à son contenu conventionné : en ce sens, le destinataire est toujours postulé comme l'opérateur (pas nécessairement empirique) capable d'ouvrir le dictionnaire à chaque mot qu'il rencontre et de recourir à une série de règles syntaxiques préexistantes pour reconnaître la fonction réciproque des termes dans le contexte de la phrase. Nous disons alors

que tout message postule une compétence grammaticale de la part du destinataire, même s'il est émis dans une langue connue du seul émetteur — et sauf cas de glossolalie où l'émetteur lui-même admet qu'il n'y a pas d'interprétation linguistique possible mais, tout au plus, un impact émotif et une suggestion extra-linguistique.

Ouvrir le dictionnaire signifie accepter aussi une série de *postulats de signifié*<sup>1</sup> : un terme est en soi incomplet quand bien même il recevrait une définition en termes de dictionnaire minimum. Le dictionnaire nous dit qu'un brigantin est un navire, mais il laisse impliciter par |navire| d'autres propriétés sémantiques. Ce problème relève d'une part de l'infinité de l'interprétation (que nous avons vue fondée dans la théorie peircéenne des interprétants), d'autre part il renvoie à la thématique de l'implication (*entailment*) et du rapport entre propriétés nécessaires, essentielles et accidentelles (*cf.* 4).

Pendant, un texte se distingue d'autres types d'expression par sa plus grande complexité. Et la raison essentielle de cette complexité, c'est qu'il est un tissu de *non-dit* (*cf.* Ducrot, 1972).

"Non-dit" signifie non manifesté en surface, au niveau de l'expression : mais c'est précisément ce non-dit qui doit être actualisé au niveau de l'actualisation du contenu. Ainsi un texte, d'une façon plus manifeste que tout autre message, requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur.

Étant donné la portion textuelle :

(9) Jean entra dans la pièce. "Tu es revenu, alors !" s'exclama Marie, radieuse,

il est évident que le lecteur doit en actualiser le contenu à travers une série complexe de mouvements coopératifs. Nous négligeons pour l'instant l'actualisation des *co-références* (c'est-à-dire que l'on doit établir que le |tu| dans l'emploi de la deuxième personne du singulier du verbe |être| se réfère à Jean), mais, déjà, cette co-

référence est rendue possible par une règle conversationnelle selon laquelle le lecteur admet qu'en l'absence d'éclaircissements alternatifs, étant donné la présence de deux personnages, celui qui parle s'adresse nécessairement à l'autre. Règle de conversation qui se greffe sur une autre décision interprétative, une opération extensionnelle effectuée par le lecteur : il a décidé, à partir du texte qui lui est administré, qu'il doit déterminer une portion de monde habitée par deux individus, Jean et Marie, dotés de la propriété d'être dans la même pièce. Enfin, que Marie soit dans la même pièce que Jean dépend d'une autre inférence née de l'emploi de l'article déterminatif |la| : on parle bien d'une seule et même pièce<sup>2</sup>. Reste à se demander si le lecteur juge opportun d'identifier Jean et Marie, au moyen d'indices référentiels, comme des entités du monde extérieur qu'il connaît à partir d'expériences précédentes partagées avec l'auteur, si l'auteur se réfère à des individus inconnus du lecteur ou si la portion textuelle (9) doit être reliée à des portions textuelles précédentes ou successives où Jean et Marie ont été ou seront interprétés par des descriptions définies.

Mais, même si nous négligeons tous ces problèmes, il n'en demeure pas moins que d'autres mouvements coopératifs entrent indubitablement en jeu. En premier lieu, le lecteur doit actualiser sa propre encyclopédie de façon à comprendre que l'emploi du verbe |revenir| présuppose d'une manière quelconque que le sujet s'est précédemment éloigné. En second lieu, il est demandé au lecteur un travail inférentiel pour tirer de l'emploi de la conjonction adversative |alors| la conclusion que Marie ne s'attendait pas à ce retour et de la détermination |radieuse| la certitude qu'elle le désirait ardemment.

Le texte est donc un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire ; et ce n'est qu'en des

cas d'extrême pinaillerie, d'extrême préoccupation didactique ou d'extrême répression que le texte se complique de redondances et de spécifications ultérieures — jusqu'au cas limite où sont violées les règles conversationnelles normales<sup>3</sup>. Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.

Nous n'essayons pas ici de dessiner une typologie des textes en fonction de leur "paresse" ou de leur liberté offerte, définie ailleurs comme "ouverture". Nous en reparlerons plus avant. Pour le moment, disons ceci : un texte postule son destinataire comme condition *sine qua non* de sa propre capacité communicative concrète mais aussi de sa propre potentialité significatrice. En d'autres mots, un texte est émis pour quelqu'un capable de l'actualiser — même si on n'espère pas (ou ne veut pas) que ce quelqu'un existe concrètement ou empiriquement.

### 3.2. COMMENT LE TEXTE PRÉVOIT LE LECTEUR

Cette condition évidente d'existence des textes semble par ailleurs se heurter à une loi pragmatique tout aussi évidente qui est enfin sortie aujourd'hui des oubliettes où l'avait reléguée l'histoire de la théorie des communications. Cette loi, on peut la formuler sous forme de slogan : *la compétence du destinataire n'est pas nécessairement celle de l'émetteur.*

Nous avons déjà longuement critiqué (et nous l'avons fait définitivement dans le *Trattato*, 2.15) le modèle communicatif vulgarisé par les premiers théoriciens de l'information : un Émetteur, un Message et un Destinataire, où le Message est généré et interprété à partir d'un Code. Or, nous savons désormais que les codes du destinataire peuvent différer, tout ou partie, des codes de

l'émetteur, que le code n'est pas une entité simple mais plus souvent un système complexe de systèmes de règles, que le code linguistique n'est pas suffisant pour comprendre un message linguistique : |Vous fumez ? |Non| est linguistiquement décodable comme une question et une réponse sur les habitudes du destinataire de la question ; mais dans des circonstances d'émission déterminées, la réponse se connote comme "impolie" sur la base non pas d'une règle linguistique mais plutôt d'une règle d'étiquette — il aurait fallu dire |Non, merci|. Donc, pour comprendre un message verbal il faut, outre la compétence linguistique, une compétence diversement circonstancielle, une capacité d'envisager des présuppositions, de réprimer des idiosyncrasies et ainsi de suite. Dans la figure 1, page ci-après, nous donnons l'exemple de cette série de contraintes pragmatiques que nous avons suggérée dans le *Trattato*.

Quel est donc le garant de la coopération textuelle face à ces possibilités d'interprétation plus ou moins "aberrante" ? Dans la communication orale, des formes innombrables de renforcement extra-linguistique (gestuel, ostensif, etc.), de multiples procédés de redondance et de feedback interviennent et se soutiennent réciproquement. Ce qui veut dire qu'il n'y a jamais de communication linguistique, au sens strict du terme, mais bien une activité sémiotique au sens large, où plusieurs systèmes de signes se complètent l'un l'autre. Mais qu'en est-il d'un texte écrit, que l'auteur génère et confie ensuite à divers actes d'interprétation, comme on jette une bouteille à la mer ?

Nous avons dit que le texte postule la coopération du lecteur comme condition d'actualisation. Nous pouvons dire cela d'une façon plus précise : *un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif* ; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre — comme dans toute stratégie. Dans la stratégie militaire (ou dans celle des échecs, disons dans toute stratégie de jeu), le stratège se dessine un modèle d'adversaire. Napoléon envisageait différentes

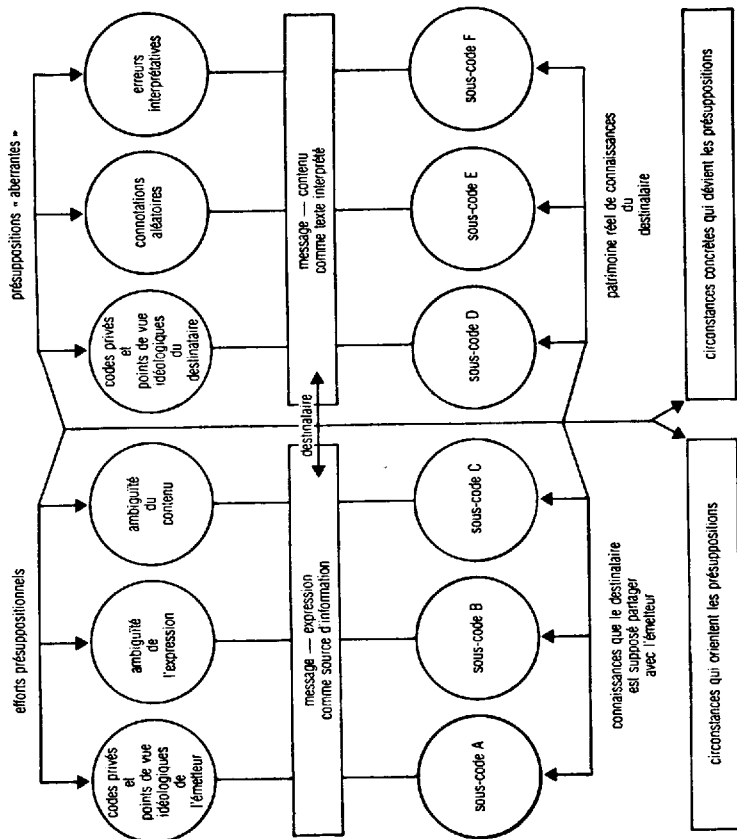


Figure 1

hypothèses : Si je fais tel mouvement, Wellington devrait réagir ainsi. Wellington, de son côté, pensait : Si je fais tel mouvement, Napoléon devrait réagir ainsi. Il se trouve que, dans ce cas d'espèce, Wellington a généré une stratégie meilleure que celle de Napoléon, il s'est construit un Napoléon Modèle qui ressemblait au Napoléon concret. Napoléon, lui, a imaginé un Wellington Modèle qui ne ressemblait que de très loin au Wellington concret. Une seule chose pourrait venir invalider cette analogie : en général, dans un texte l'auteur veut faire gagner, et non pas perdre, l'adversaire. Et encore, ce n'est pas dit. Le récit d'Alphonse Allais, que nous analyserons dans le dernier chapitre, tient plus de la bataille de Waterloo que de *La Divine Comédie*.

Cependant, dans la stratégie militaire (à la différence de celle des échecs), des impondérables peuvent intervenir. Par exemple : Grouchy est un incapable mais il se peut qu'il revienne sur le champ de bataille (ce qu'il n'a pas fait à Waterloo), comme il se peut que Desaix, lui, arrive en renfort (ce qui s'est passé à Marengo). Tout bon stratège doit donc tenir compte de ces événements fortuits, par un calcul de probabilités.

Or, il en va de même pour les textes. L'auteur d'un texte devra donc agir d'une façon identique : "Le bras du lac de Côme qui s'étend vers le sud\*..." : et si je tombe sur un lecteur qui n'a jamais entendu parler de Côme ? Je dois faire en sorte de le récupérer plus loin, pour le moment faisons comme si Côme était un *flatus vocis*, comme Xanadou. Ensuite je ferai des allusions au ciel de Lombardie, au rapport entre Côme, Milan et Bergame, à la situation de la péninsule italienne. Bref, le lecteur qui présente une carence encyclopédique est attendu tôt ou tard au tournant.

Au point où nous sommes, la conclusion paraît simple. Pour organiser sa stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences (terme plus vaste que "connaissance de codes") qui confèrent un contenu aux expressions qu'il emploie. Il doit assumer que l'ensemble

des compétences auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère son lecteur. C'est pourquoi il prévoira un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement.

Il a de nombreux moyens à sa disposition : le choix d'une langue (qui exclut évidemment celui qui ne la parle pas), le choix d'un type d'encyclopédie (si je commence un texte par |Comme l'explique très clairement la première *Critique...*], j'ai déjà restreint, de manière très corporatiste, l'image de mon Lecteur Modèle), le choix d'un patrimoine lexical et stylistique donné... Je peux aussi fournir des signaux de genre qui sélectionneront mon audience : |Mes chers enfants, il était une fois dans un pays lointain...| ; je peux restreindre le champ géographique : |Amis, Romains, concitoyens!| Beaucoup de textes révèlent immédiatement leur Lecteur Modèle en présupposant *apertis verbis* (qu'on me pardonne cet oxymoron) une compétence encyclopédique spécifique. Pour rendre hommage à tant de célèbres débats sur la philosophie du langage, reportons-nous à l'incipit de *Waverley* (dont l'auteur est notoirement l'auteur) :

(10) Mais hélas ! Qu'est-ce que mes lecteurs auraient pu attendre des noms chevaleresques de Howard, Mordaunt, Mortimer, Stanley, ou des syllabes plus sentimentales et plus douces de ceux de Belmour, Belville, Belfield, Belgrave, si ce n'est des pages remplies de futilités semblables à celles des ouvrages qui ont été baptisés ainsi depuis un demi-siècle\*\* ?

Ce passage nous fournit d'autres éléments de réflexion. L'auteur présuppose la compétence de son Lecteur Modèle et en même temps il *l'institue*. Et nous qui ne possédons pourtant pas l'expérience des romans gothiques qu'avaient les lecteurs de Walter Scott, nous sommes aussi invités à savoir que certains noms connotent « héros chevaleresque », que certains romans de chevalerie sont

peuplés par les personnages cités plus haut qui manifestent des caractéristiques stylistiques en quelque sorte blâmables.

Donc, prévoir son Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement "espérer" qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire. Un texte repose donc sur une compétence mais, de plus, il contribue à la produire. Peut-on dire alors qu'un texte est moins paresseux qu'il n'y paraît, que sa demande coopérative est moins libérale que ce qu'il veut bien laisser entendre ? A quoi ressemble-t-il le plus ? A une de ces boîtes en "kit", contenant des éléments préfabriqués, que l'utilisateur utilise pour obtenir un seul et unique type de produit fini, sans aucune latitude quant au montage, la moindre erreur étant fatale, ou bien à un Lego qui permet de construire toutes sortes de formes, au choix ? N'est-il qu'un puzzle complet qui, une fois reconstitué, donnera toujours la Joconde, ou n'est-il vraiment rien d'autre qu'une boîte de pastels ?

Y a-t-il des textes prêts à prendre en charge les événements possibles prévus par la figure 1 ? Y a-t-il des textes qui jouent sur ces écarts, les suggèrent, les espèrent — et sont-ce là des textes "ouverts" aux mille lectures possibles, procurant toutes une jouissance infinie ? Et ces textes de jouissance renoncent-ils à postuler un Lecteur Modèle ou en postulent-ils un de nature différente<sup>4</sup> ?

Nous pourrions tenter de déterminer des typologies mais la liste obtenue se présenterait sous forme d'un continuum gradué aux nuances infinies. Nous préférons suggérer, au niveau intuitif, deux extrêmes, puis nous y reviendrons pour essayer de trouver une règle unifiée et unificatrice, une matrice générative transcendante.

### 3.3. TEXTES "FERMÉS" ET TEXTES "OUVERTS"

Certains auteurs connaissent fort bien la situation pragmatique dont on a donné l'exemple dans la figure 1.

Cependant, ils croient que c'est la description d'une série d'accidents possibles mais évitables. C'est pourquoi ils cernent avec sagacité sociologique et prudence statistique leur Lecteur Modèle : ils s'adresseront tour à tour à des enfants, à des mélomanes, à des médecins, à des homosexuels, à des amateurs de planche à voile, à des ménagères petites-bourgeoises, à des amateurs de tissus anglais, à des hommes-grenouilles. Pour parler comme les publicitaires, ils se choisiront un *target*, une "cible" (et une cible, ça coopère très peu : ça attend d'être touché). Ils feront en sorte que chaque terme, chaque tournure, chaque référence encyclopédique soient ce que leur lecteur est, selon toute probabilité, capable de comprendre. Ils viseront à stimuler un effet précis ; pour être sûrs de déclencher une réaction d'horreur, ils diront avant : "Il se passa alors quelque chose d'horrible." A certains niveaux, le jeu fonctionnera.

Cependant, il suffira que Souvestre et Allain, qui écrivaient pour un public populaire, tombent entre les mains du plus friand des consommateurs de kitsch littéraire pour que ce soit la grande fête de la littérature transversale, de l'interprétation entre les lignes, de la dégustation du *poncif*, du goût huysmansien pour les textes qui balbutient. Le texte, de "fermé" et répressif qu'il était, deviendra très ouvert, une machine à engendrer des aventures perverses.

Mais il y a pis (ou mieux, selon les cas) : la prévision quant à la compétence même du Lecteur Modèle peut avoir été insuffisante — par manque d'analyse historique, erreur d'évaluation sémiotique, ou sous-évaluation des circonstances de destination. *Les Mystères de Paris*, de Sue, nous donnent un splendide exemple de ces aventures de l'interprétation. Écrits avec des intentions de dandysme pour raconter à un public cultivé les péripéties savoureuses d'une misère pittoresque, ils sont lus par le prolétariat comme une description claire et honnête de son asservissement ; l'auteur s'en aperçoit et continue à les écrire, pour le prolétariat cette fois, truffant son texte de

moralités sociales-démocrates afin de convaincre ces classes "dangereuses", qu'il comprend mais craint, de ne pas se désespérer, d'avoir confiance dans la justice et dans la bonne volonté des classes possédantes. Catalogué par Marx et Engels comme un modèle de plaidoirie réformiste, le livre accomplit un mystérieux voyage dans l'esprit de ses lecteurs, ceux-là mêmes que nous retrouverons sur les barricades de 1848, tentant la révolution, parce que, entre autres motifs, ils avaient lu *Les Mystères de Paris*<sup>5</sup>.

Il se peut que le livre ait contenu aussi cette actualisation possible. Il se peut qu'il ait dessiné, en filigrane, ce Lecteur Modèle-là. C'est probable même. A condition de le lire en omettant les parties moralisantes — ou de *ne pas vouloir les comprendre*.

Rien n'est plus ouvert qu'un texte fermé. Mais son ouverture est l'effet d'une initiative extérieure, une façon d'utiliser le texte et non pas d'être utilisé par lui, en douceur. Il s'agit là de violence plus que de coopération. D'ailleurs, on peut aussi faire violence à un texte (on peut dévorer un livre, comme l'apôtre à Pathmos), et en tirer de subtiles jouissances. Mais ici on parle de la coopération textuelle comme d'une activité promue par le texte, ces modalités ne nous intéressent donc pas. Que ce soit bien clair : elles ne nous intéressent pas dans ce cadre. Le mot de Valéry — « Il n'y a pas de vrai sens d'un texte » — autorise deux lectures : on peut faire l'usage que l'on veut d'un texte, c'est cette lecture-là qui ne nous intéresse pas ici ; on peut donner d'innombrables interprétations d'un texte, c'est la lecture que nous allons prendre en considération maintenant.

On a un texte "ouvert" quand l'auteur sait tout le parti à tirer de la figure 1. Il la lit comme le modèle d'une situation pragmatique qu'on ne peut éliminer. Il l'assume comme hypothèse régulatrice de sa stratégie. Il décide (c'est là que la typologie des textes risque de devenir un continuum de nuances) jusqu'à quel point il doit contrôler la coopération du lecteur, où il doit la susciter, la diriger,

la laisser se transformer en libre aventure interprétative. Il dira |Une fleur|, et, quoiqu'il sache (et veuille) que "hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour (...), musicalement se lève (...) l'absente de tous bouquets", il saura avec certitude que ce n'est pas le *bouquet* d'une liqueur bien vieillie qui s'exhalera : il élargira et restreindra à son gré le jeu de la sémiosis illimitée.

En menant sa stratégie avec perspicacité, il essaiera d'atteindre un seul but : pour nombreuses que soient les interprétations possibles, il fera en sorte que l'une rappelle l'autre, afin que s'établisse entre elles une relation non point d'exclusion mais bien de renforcement mutuel.

Il pourra postuler, comme cela se passe pour *Finnegans Wake*, un lecteur idéal atteint d'une insomnie idéale, doté d'une compétence variable mais dont la compétence fondamentale devra être la maîtrise de l'anglais (même si le livre n'est pas écrit en "véritable" anglais). Cependant, ce ne pourra pas être un lecteur hellénistique du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., ignorant l'existence de Dublin ; ce ne pourra pas être non plus un illettré au lexique de deux mille mots (pourquoi pas, après tout. Mais on se trouvera alors de nouveau face à un cas d'utilisation libre, décidée de l'extérieur, ou de lecture extrêmement réduite, limitée aux structures discursives les plus évidentes [cf. 4]).

Donc, *Finnegans Wake* attend un lecteur idéal, totalement disponible, doué d'une grande sagacité associative, d'une encyclopédie aux limites vagues, mais pas *n'importe quel* type de lecteur. Son Lecteur Modèle, il se le construit en choisissant les degrés de difficultés linguistiques, la richesse des références et en insérant dans le texte des clefs, des renvois, des possibilités, même variables, de lectures croisées. Le Lecteur Modèle de *Finnegans Wake*, c'est cet opérateur capable de mettre en acte, dans le temps, le plus grand nombre possible de lectures croisées<sup>6</sup>.

En d'autres mots, dans sa production ultime, même Joyce, l'auteur du texte le plus ouvert dont il nous soit donné de parler, construit son propre lecteur à travers

une stratégie textuelle. Référé à des lecteurs que le texte ne postule pas et qu'il ne contribue pas à produire, le texte devient illisible (plus qu'il ne l'est) ou alors cela devient un autre livre.

### 3.4. UTILISATION ET INTERPRÉTATION

Nous devons donc faire une distinction entre l'*utilisation* libre d'un texte conçu comme stimulus de l'imagination et l'*interprétation* d'un texte ouvert. C'est sur cette frontière que se fonde, sans ambiguïté théorique, la possibilité de ce que Barthes appelle texte de jouissance — il faut savoir : soit on utilise un texte comme texte de jouissance, soit un texte déterminé considère comme constitutif de sa propre stratégie (et donc de son interprétation) la stimulation de l'utilisation la plus libre possible. Mais nous croyons devoir limiter notre affirmation et dire que la notion d'interprétation entraîne toujours une dialectique entre la stratégie de l'auteur et la réponse du Lecteur Modèle.

Naturellement on peut avoir, outre la pratique, une esthétique de l'utilisation libre, aberrante, désirante et malicieuse des textes. Borges suggérerait de lire l'*Odyssee* comme si elle était postérieure à l'*Énéide*, ou l'*Imitation de Jésus-Christ* comme si elle avait été écrite par Céline. Propositions splendides, excitantes et parfaitement réalisables. Tout autant créatives que d'autres, plus que jamais même, puisque de fait un nouveau texte est produit (le *Don Quichotte* de Pierre Ménard, par exemple, est très différent de celui de Cervantès, auquel pourtant il correspond accidentellement mot pour mot). Et, qu'en écrivant cet autre texte (ou texte Autre), on en arrive à faire la critique du texte d'origine ou à en découvrir des possibilités ou des valeurs cachées, cela n'est pas étonnant. Rien n'est plus révélateur qu'une caricature, parce que justement elle semble être (tout en n'étant pas) l'objet carica-

turé. D'autre part, il est certain qu'un roman reraconté devient plus beau car il devient un "autre" roman.

Du point de vue d'une sémiotique générale et à la lumière de la complexité des processus pragmatiques (figure 1) et du caractère contradictoire du Champ Sémantique Global, toutes ces opérations sont théoriquement explicables. Cependant, si la chaîne des interprétations est infinie, comme nous l'a montré Peirce, l'univers de discours intervient pour limiter le format de l'encyclopédie. Et un texte n'est pas autre chose que la stratégie qui constitue l'univers de ses interprétations — sinon légitimes — du moins légitimables. Toute autre décision d'utiliser librement un texte correspond à la décision d'élargir l'univers de discours. La dynamique de la séiosis illimitée ne l'interdit pas, au contraire elle l'encourage. Mais il faut savoir ce que l'on veut : faire subir un entraînement à la séiosis ou interpréter un texte.

Ajoutons, pour finir, que les textes fermés sont plus résistants à l'utilisation que les textes ouverts. Conçus pour un Lecteur Modèle très défini, dans l'intention d'en diriger d'une manière répressive la coopération, ils laissent des marges de manœuvre assez élastiques. Prenez les histoires policières de Rex Stout et interprétez le rapport entre Nero Wolfe et Archie Goodwin comme un rapport "kafkaïen" : c'est tout à fait possible. Le texte supporte très bien cette utilisation, on ne perd ni le divertissement de la *fabula* ni le goût final de la découverte de l'assassin. Prenez maintenant *Le Procès* de Kafka et lisez-le comme une histoire policière. Légalement c'est permis mais textuellement cela produit un piètre résultat. Autant se rouler des joints de marijuana avec les pages du livre, ce serait bien meilleur.

Proust pouvait lire l'horaire des chemins de fer et retrouver dans les noms des localités du Valois les échos doux et labyrinthiques du voyage de Nerval à la recherche de Sylvie. Mais il ne s'agissait pas d'interprétation de l'horaire, c'était l'une de ses utilisations légitimes, presque psychédélique. L'horaire, quant à lui, ne prévoit qu'un

seul type de Lecteur Modèle, un opérateur cartésien orthogonal doué d'un sens aigu de l'irréversibilité des successions temporelles.

### 3.5. AUTEUR ET LECTEUR COMME STRATÉGIES TEXTUELLES

Dans un processus communicatif, on a un Émetteur, un Message et un Destinataire. Souvent, l'Émetteur et le Destinataire sont grammaticalement manifestés par le message : |*Je te dis que...*|.

Quand il s'agit de messages à fonction référentielle, le Destinataire utilise ces traces grammaticales comme indices référentiels (|*je*| désignera le sujet empirique de l'acte d'énonciation de l'énoncé en question, etc.). Cela peut fonctionner de la même façon avec des textes très longs : des lettres, des pages d'un journal intime ; en fait, cela peut fonctionner avec tout ce qui est lu dans le dessein d'acquérir des informations sur l'auteur et les circonstances d'énonciation.

Mais quand un texte est considéré en tant que tel, en particulier dans les cas de textes conçus pour une audience très vaste (romans, discours politiques, instructions scientifiques, etc.), l'Émetteur et le Destinataire sont présents dans le texte non tant comme pôles de l'acte d'énonciation que comme rôles actanciels de l'énoncé (cf. Jakobson, 1957). Dans ces cas, l'auteur est textuellement manifesté uniquement (I) comme un style reconnaissable — qui peut être aussi un idiolecte textuel, ou de corpus, ou d'époque historique (cf. *Trattato*, 3.7.6.) ; (II) comme une simple position actancielle (|*je*| = « le sujet de cet énoncé ») ; (III) comme occurrence illocutoire (|*je jure que*| = « il y a un sujet qui accomplit l'acte de jurer ») ; comme opérateur de force perlocutoire qui dénonce une "instance de l'énonciation" ; ou comme une intervention d'un sujet étranger à l'énoncé mais en quelque sorte présent dans le plus vaste tissu textuel (|soudain, il se passa



quelque chose d'horrible... |;... dit la duchesse d'une voix à réveiller les morts... |).

D'habitude, cette évocation du fantôme de l'Émetteur est corrélatrice d'une évocation du fantôme du Destinataire (Kristeva, 1970). Prenons ce passage tiré des *Investigations philosophiques* de Wittgenstein (§ 66) :

(11) Considère par exemple les processus que nous appelons "jeux". Je veux dire jeux d'échecs, jeux de cartes, jeux de ballons, courses sportives et ainsi de suite. Qu'y a-t-il de commun à tous ces jeux ? — Ne dis pas : "il doit y avoir quelque chose de commun à tous, sinon on ne les appellerait pas 'jeux' " — mais regarde s'il y a quelque chose de commun à tous. En effet, si tu les observes, tu ne trouveras certainement pas quelque chose qui soit commun à tous, mais tu trouveras des ressemblances, des parentés et même tu en trouveras toute une série...

Tous les pronoms personnels n'indiquent absolument pas une personne appelée Ludwig Wittgenstein ou un lecteur empirique quelconque : ils représentent de pures stratégies textuelles. L'intervention d'un sujet locuteur est complémentaire de l'activation d'un Lecteur Modèle dont le profil intellectuel n'est déterminé que par le type d'opérations interprétatives qu'il est censé accomplir : reconnaître des similitudes, prendre en considération certains jeux...

De la même façon, l'auteur n'est autre qu'une stratégie textuelle capable d'établir des corrélations sémantiques : |Je veux dire...| (*Ich meine...*) signifie que dans le cadre de ce texte le terme |jeu| devra assumer une certaine extension (qui embrasse les jeux d'échecs, jeux de cartes, etc.), tandis que l'on s'abstient d'en donner une description intensionnelle. Dans ce texte, Wittgenstein n'est autre qu'un *style philosophique* et le Lecteur Modèle n'est autre que la capacité intellectuelle de partager ce style en coopérant à son actualisation.

Qu'il soit donc clair que, désormais, chaque fois que l'on emploiera des termes comme Auteur et Lecteur

Modèle on entendra toujours, dans les deux cas, des types de stratégie textuelle. Le Lecteur Modèle est un ensemble de *conditions de succès* ou de bonheur (*felicity conditions*), établies textuellement, qui doivent être satisfaites pour qu'un texte soit pleinement actualisé dans son contenu potentiel<sup>7</sup>.

### 3.6. L'AUTEUR COMME HYPOTHÈSE INTERPRÉTATIVE

Si Auteur et Lecteur Modèle sont deux stratégies textuelles, nous nous trouvons alors face à une double situation. D'un côté, comme on l'a dit jusqu'à présent, l'auteur empirique en tant que sujet de l'énonciation textuelle formule une hypothèse de Lecteur Modèle, et en la traduisant en termes d'une stratégie qui lui est propre, il se dessine lui-même, auteur en tant que sujet de l'énoncé, comme mode d'opération textuelle en des termes tout autant "stratégiques". Mais d'un autre côté, le lecteur empirique, en tant que sujet concret des actes de coopération, doit lui aussi se dessiner une hypothèse d'Auteur en la déduisant justement des données de stratégie textuelle. L'hypothèse formulée par le lecteur empirique à propos de son Auteur Modèle semble plus fondée que celle que l'auteur empirique émet à propos de son Lecteur Modèle. En effet, le second doit postuler quelque chose qui n'existe pas encore actuellement et le réaliser comme série d'opérations textuelles ; le premier, au contraire, déduit une image type de quelque chose qui s'est précédemment vérifié comme acte d'énonciation et qui est présent textuellement comme énoncé. Prenons l'exemple (11) : Wittgenstein postule seulement qu'il existe un Lecteur Modèle capable d'accomplir les opérations coopératives qu'il propose, tandis que nous, lecteurs, nous reconnaissons l'image du Wittgenstein textuel comme série d'opérations et de propositions coopératives manifestées. Mais l'Auteur Modèle n'est pas toujours si clairement discernable et il n'est pas rare que le lecteur empirique

ait tendance à l'aplatir (à partir d'informations qu'il possède déjà) sur l'auteur empirique en tant que sujet de l'énonciation. Ce sont ces risques, ces différences qui rendent parfois aventureuse la coopération textuelle.

Précisons que par "coopération textuelle", on ne doit pas entendre l'actualisation des intentions du sujet empirique de l'énonciation mais les intentions virtuellement contenues par l'énoncé. Prenons un exemple : quelqu'un dans une discussion politique ou dans un article désigne les autorités ou les citoyens de l'U.R.S.S. par |russes| plutôt que par |soviétiques| ; on estime alors qu'il entend activer une connotation idéologique explicite, comme s'il refusait de reconnaître l'existence politique de l'État soviétique issu de la révolution d'Octobre et pensait encore à la Russie tsariste. Dans certaines situations, l'emploi de l'un ou de l'autre terme devient très discriminatoire. Or il se peut qu'un auteur, sans aucun préjugé antisoviétique, emploie le terme |russe| par inattention, habitude, commodité, légèreté, adhérant ainsi à un emploi très répandu. Toutefois, en comparant la manifestation linéaire (l'emploi du lexème en question) aux sous-codes dont il a la compétence (voir les opérations coopératives déterminées au chapitre 4.6), le lecteur a le droit d'assigner au terme |russe| une connotation idéologique. Il en a le droit parce que *textuellement* la connotation est activée : et c'est là l'intention qu'il doit attribuer à son Auteur Modèle indépendamment des intentions de l'auteur empirique. La coopération textuelle est un phénomène qui se réalise, nous le répétons, entre deux stratégies discursives et non pas entre deux sujets individuels.

Naturellement le lecteur empirique, pour se réaliser comme Lecteur Modèle, a des devoirs "philologiques" : il se doit de récupérer, avec la plus grande approximation possible, les codes de l'émetteur. Supposons que l'émetteur soit un locuteur au code très restreint, à la culture politique limitée, qui ne peut (étant donné le format de son encyclopédie) avoir présente à l'esprit cette différence ; supposons donc qu'un illettré ne possédant que

de vagues connaissances politico-linguistiques prononce une phrase du style "Khrouchtchev était un homme politique russe" (alors qu'il était Ukrainien). Il est clair qu'interpréter le texte signifie en ce sens reconnaître une encyclopédie d'émission plus restreinte et générique que l'encyclopédie de destination. Mais cela signifie voir le texte dans ses circonstances d'énonciation. Or si l'on suppose que ce texte accomplit un trajet communicatif plus ample et qu'il circule comme texte "public" ne pouvant plus être attribué à son seul sujet énonciatif original, il faudra alors le voir dans sa nouvelle situation communicative comme texte qui, désormais, à travers le fantôme d'un Auteur Modèle très générique, se réfère au système de codes et de sous-codes accepté par ses destinataires possibles et qui requiert donc d'être actualisé selon la compétence de destination. Le texte connotera alors une discrimination idéologique. Il s'agit bien sûr de décisions coopératives qui nécessitent des évaluations quant à la circulation sociale des textes. Il faut donc prévoir les cas où consciemment on détermine un Auteur Modèle devenu tel par suite d'événements sociologiques tout en sachant qu'il ne coïncide pas avec l'auteur empirique<sup>8</sup>.

Reste évidemment le cas où le lecteur avance l'hypothèse que l'expression |russe| a été employée involontairement (intentions psychologiques attribuées à l'auteur empirique) et où il se hasarde pourtant à une caractérisation socio-idéologique ou psychanalytique de l'émetteur empirique : celui-ci ne savait pas qu'il activait certaines connotations, mais *inconsciemment* il le voulait. Pouvons-nous parler en ce cas de coopération textuelle correcte ou bien d'interprétation sémantique du texte ?

Il est clair que l'on décrit ici le statut de ces "interprétations" sociologiques ou psychanalytiques des textes, où il s'agit de découvrir ce que le texte, indépendamment de l'intention de l'auteur, dit en fait, soit sur la personnalité ou les origines sociales de l'auteur, soit sur le monde même du lecteur.

Et il est tout aussi clair que l'on en arrive à ces structures sémantiques profondes qu'un texte n'étale pas en surface mais qui sont envisagées par le lecteur comme clef pour l'actualisation complète du texte : les *structures actanciennes* (questions sur le "sujet" effectif du texte, au-delà de l'histoire individuelle du personnage Tel ou Untel qui y est apparemment racontée) et les *structures idéologiques*. Ces structures, nous les déterminerons au chapitre suivant et les discuterons au chapitre 9.

Limitons-nous pour l'instant à conclure que l'on a un Auteur Modèle comme hypothèse interprétative quand on se représente le sujet d'une stratégie textuelle telle qu'elle apparaît à partir du texte examiné, et non pas quand on émet l'hypothèse, derrière la stratégie textuelle, d'un sujet empirique qui éventuellement voulait ou pensait ou voulait penser des choses différentes de ce que le texte, comparé au code auquel il se réfère, dit à son Lecteur Modèle.

Toutefois, on ne peut nier le poids que prennent les *circonstances d'énonciation* qui amènent à formuler une hypothèse sur les intentions du sujet empirique de l'énonciation, dans la détermination du choix d'un Auteur Modèle. Prenons un cas typique : l'interprétation donnée par la presse et les partis politiques des lettres d'Aldo Moro pendant l'emprisonnement qui devait précéder son assassinat, sur lesquelles Lucrecia Escudero a écrit des observations fort pertinentes<sup>9</sup>.

En donnant des lettres de Moro une interprétation qui tienne compte des codes courants et en évitant de mettre en relief les circonstances d'énonciation, il n'y a aucun doute : ce sont des lettres (et le propre de la lettre *privée*, c'est de vouloir exprimer sincèrement la pensée de celui qui écrit), où le sujet de l'énonciation se manifeste comme sujet de l'énoncé et exprime des requêtes, des conseils, des assertions. Si l'on se réfère tant aux règles conversationnelles communes qu'au signifié des expressions employées, Moro demande un échange de prisonniers.

Cependant, la presse, dans sa grande majorité, a adopté

ce que nous appellerons la *stratégie coopérative du refus* : elle met en question d'une part les conditions de production des énoncés (Moro écrit sous la contrainte, donc il n'a pas dit ce qu'il voulait dire) et d'autre part l'identité entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation (les énoncés disent |Moi, Moro| mais le sujet de l'énonciation est un autre, ce sont les ravisseurs qui parlent sous le masque de Moro). Dans les deux cas, la configuration de l'Auteur Modèle change et sa stratégie n'est plus identifiée à la stratégie que l'on aurait autrement attribuée au personnage empirique d'Aldo Moro (l'Auteur Modèle de ces lettres n'est pas l'Auteur Modèle des autres textes verbaux ou écrits d'Aldo Moro dans des conditions normales).

De là découlent différentes hypothèses : (I) Moro écrit ce qu'il écrit mais implicitement il suggère qu'il veut dire le contraire, donc ses appels ne doivent pas être pris à la lettre ; (II) Moro emploie un style différent de son style habituel pour véhiculer un seul et unique message : "Ne croyez pas ce que j'écris" ; (III) Moro n'est pas Moro parce qu'il dit des choses différentes de celles qu'il *disait* normalement, qu'il *dirait* normalement, que raisonnablement il *devrait dire*. Et l'on voit tout de suite, à cette dernière hypothèse, combien les attentes idéologiques des destinataires ont joué sur les processus de "véridiction" et sur la définition de l'auteur empirique et de l'Auteur Modèle.

De leur côté, les partis et les groupes favorables aux négociations ont joué le jeu de la coopération en élaborant au contraire une *stratégie d'acceptation* : les lettres disent *p* et sont signées *Moro*, donc Moro dit *p*. Le sujet de l'énonciation n'a pas été discuté, par conséquent l'Auteur Modèle changeait de physionomie (et de stratégie).

Bien entendu, notre propos n'est pas ici de dire quelle stratégie était la "bonne". Si la question était "Qui a écrit ces lettres ?" la réponse reste confiée à des protocoles quelque peu improbables. Si la question était "Quel est

l'Auteur Modèle de ces lettres ?" il est clair que la décision était influencée soit par des évaluations sur la circonstance d'énonciation, soit par des présuppositions encyclopédiques sur la "pensée habituelle" de Moro, soit enfin (mais ce dernier élément surdéterminait bien évidemment les deux autres) par des points de vue idéologiques préliminaires (dont on parlera au chapitre 4.6.7). Selon l'Auteur Modèle que l'on se choisissait, le type d'acte linguistique présumé changeait et le texte prenait des significations diverses en imposant diverses formes de coopération. C'est d'ailleurs ce qui se passe si on décide de lire un énoncé sérieux comme énoncé ironique et *vice versa*.

La configuration de l'Auteur Modèle dépend de traces textuelles mais elle met en jeu l'univers de ce qui est derrière le texte, derrière le destinataire et probablement devant le texte et le processus de coopération (au sens où elle dépend de la question : "Qu'est-ce que je veux faire de ce texte<sup>10</sup> ?").

#### NOTES

1. Cf. Carnap, 1952. La question est reprise dans ce livre (8.5).

2. Sur ces procédés d'identification en rapport avec l'emploi des articles déterminatifs, cf. Van Dijk, 1972a pour un compte rendu de la question. Pour une série d'exemples, voir dans ce livre (8.11 et 10).

3. Pour les règles conversationnelles, on se réfère naturellement à Grice, 1967. Nous rappelons en tout cas les maximes conversationnelles de Grice : *maxime de la quantité* : fais en sorte que ta contribution soit informative autant que le requiert la situation d'échange ; *maxime de la qualité* : ne dis pas ce que tu crois être faux et ne parle pas de ce dont tu n'as pas de preuves adéquates ; *maxime de la relation* : ne parle pas pour ne rien dire ; *maxime de la manière* : évite les expressions obscures, évite l'ambiguïté, sois bref (évite toute prolixité inutile), sois conséquent.

\* L'auteur cite ici les premiers mots du roman d'Alessandro Manzoni : *I promessi sposi* (traduction française d'Armand Monjo : *Les Fiancés*, Paris, 1982).

\*\* Traduction française de Defauconpret, Paris, Garnier, 1931.

4. Sur l'œuvre ouverte, nous renvoyons à *L'Œuvre ouverte*, Paris, Le Seuil, 1965.

5. Cf. Eco, 1976, en particulier "Sue : il socialismo e la consolazione" ; Eco, 1967 : "Rhétorique et idéologie dans 'Les Mystères de Paris' d'Eugène Sue", *Revue Int. des Sciences Sociales* 14.4.

6. Cf. Umberto Eco, "Les Poétiques de Joyce", in *L'Œuvre ouverte*, op. cit. Cf. aussi "Sémantique de la métaphore" in *Tel Quel*, 55, 1973.

7. Pour les conditions de succès, nous renvoyons évidemment à Austin, 1962 ; Searle, 1969.

8. Sommes-nous sûrs que, dans |Rendez à César ce qui est à César|, Jésus entendait poser l'équivalence *César = pouvoir de l'État en général*, et qu'il n'entendait pas indiquer seulement l'empereur romain au pouvoir à ce moment-là, sans se prononcer sur les devoirs de ses disciples dans des circonstances temporelles et spatiales différentes ? Il suffit de voir la polémique sur la possession des biens et la pauvreté des apôtres, telle qu'elle se dessine au xiv<sup>e</sup> siècle entre franciscains "spirituels" et souverain pontife, ainsi que celle, encore plus vaste et ancienne, entre papauté et Empire, pour se rendre compte combien cette décision interprétative était difficile. Aujourd'hui pourtant nous avons accepté comme donnée d'encyclopédie l'équation hypercodée (par synecdoques) entre *César* et *pouvoir de l'État*, et c'est sur ces bases que nous continuons à actualiser les intentions de l'Auteur Modèle, dit le Jésus des Évangiles canoniques.

9. "Il caso Moro ; manipolazione e riconoscimento", communication présentée au Colloque sur le discours politique, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica, Urbino, juillet 1978.

10. La notion de Lecteur Modèle circule, sous d'autres dénominations et avec plusieurs différences, dans de nombreuses théories textuelles. Cf. par exemple Barthes, 1966 ; Lotman, 1970 ; Riffaterre, 1971, 1976 ; Van Dijk, 1976c ; Schmidt, 1976 ; Hirsch, 1967 ; Corti, 1976 ; Iser, 1972. On trouve des indications indirectes mais précieuses chez Weinrich, 1976 (7, 8 et 9).